

## Un Monde d'objets

En ce moment, je me prépare à déménager. Je trie, je jette, j'emballer, je mets en carton. Ce travail me prend une énergie folle, comme si le moindre objet était dépositaire de mon passé. Je m'étonne de ne pas être soulagée de vider un appartement où je n'ai pas été heureuse, où j'ai tant négligé mon environnement que je me suis trouvée envahie par un tas de bazar. Pourtant, j'ai du mal à me délester de tous ces témoins du passé que sont mes objets familiers.

Cette pieuvre en laine, fabriquée à 9 ou 10 ans, quel sens y a-t-il à la garder ? Je la jette, non sans avoir récupéré les perles au bout des tentacules. D'où me vient ce fétichisme abusif, qui me fait conserver des choses jamais utilisées, jamais regardées, parfois restées en carton depuis le dernier déménagement ? Pourquoi chercher des familles d'adoption à des objets plutôt que de prendre la responsabilité de les jeter, simplement ? Cela n'a pas grand-chose à voir avec une préoccupation écologique, car même si je n'aime pas le gaspillage, le fait de garder des tas de reliques ne changera rien à l'état de la planète, et que nous ne sommes pas, hélas, dans une société où la récupération fonctionne bien. Les africains, que l'on se complaît à présenter comme peu développés techniquement, ont dans ce domaine une ingénierie dont nous devrions bien nous inspirer.

Non il s'agit d'autre chose, bien plus affectif, bien plus viscéral. Tous ces objets, je fais comme si ils pouvaient être porteurs de mémoire. C'est vrai pour quelques uns, que je conserve volontiers, mais, pour reprendre l'exemple de la pieuvre, je crois que le plus important, c'est le plaisir que j'ai eu à l'époque à la fabriquer. En conservant ces reliques, je me charge d'un fardeau inutile : le culte rendu au passé. Ainsi, j'ai bien plus de mal à jeter des choses héritées, notamment de mes grand-parents (c'est ancien, donc ça a de la valeur) ou des objets de mon enfance. Ah, l'âge d'or de l'enfance ! Ce mythe que j'ai si bien chéri que je n'ai pas fait de crise d'adolescence, et que j'ai eu peur de ce qui pouvait me projeter dans un monde adulte : la vie en couple, le choix d'un métier. J'ai avancé, cependant, chargée de toute cette nostalgie douce amère, mais certains pas m'ont coûté.

J'ai appris à vivre davantage au présent, et à raconter le passé plutôt qu'à l'embaumer. Mais je sens bien que cela résiste. J'ai une longue tradition familiale derrière moi, entre mon père qui a consacré sa vie professionnelle à recueillir et à interpréter des vestiges, et ma mère qui donne des prénoms aux objets technologiques et qui se balade constamment avec des cailloux dans ses poches. Pourtant, je n'ai pas besoin de cailloux, je connais le chemin : raconter, avec le plus de vie et de précision possible. Donner un sens à garder quelques objets évocateurs de moments, de sensations, plutôt que de garder tout ce qui a servi ou pourrait servir, ou a demandé du temps de l'effort, de l'énergie... Le passé est passé, et doit rester à sa place. Recyclons ce qui peut l'être, utilisons ce qui est utile, choisissons avec soin les objets qui nous entourent, et ceux que l'on veut garder, car ils sont porteurs d'une histoire. Tant pis pour les autres, la matière n'est pas sacrée, tout de même.

Le même raisonnement s'applique aux objets à venir, ceux qui sont dans les boutiques et me font de l'oeil derrière les vitrines. Ai-je vraiment besoin de tout cela ? Je ne le crois pas, mais il faudrait vraiment apprendre à partager plutôt qu'à posséder, alors que la société nous y pousse au contraire.

*Alice Quéchon, juillet 2008*